

Parcours dans Persuasion, de Jane Austen : quelques textes de référence

NB : L'édition prise pour référence de cet ouvrage est celle de Pierre Goubert, Folio Classique ; préface de Christine Jordis.

A-Dans Persuasion :

Volume I :

a-Chapitre 1 : « Sir Walter Elliott, du château de Kellynch, dans le Somerset, était un homme qui, pour se distraire, ne choisissait jamais d'autre livre que *La liste des baronnets*. Il trouvait là de quoi meubler une heure de loisir et se consoler de l'affliction d'une autre. [...] Toute agitation regrettable provoquée par les ennuis domestiques se changeait spontanément en pitié et en mépris lorsqu'il parcourait la liste, pour ainsi dire sans fin, des promotions nouvelles des cent dernières années. Si le reste du livre n'y parvenait pas, sa propre histoire était assurée d'éveiller en lui un intérêt qui ne se démentait jamais. »

b-Chapitre VI : « Et puis Mary lui confiait (à Anne) : « Mme Musgrove est sûre de ses domestiques au point que douter de leur bonne conduite serait de la haute trahison. Mais, sans vouloir exagérer, je te garantis que sa première femme de chambre et sa blanchisseuse, au lieu de travailler, galvaudent toute la journée dans les rues du village. Si Jemima (la bonne de Mary) ne méritait pas toute ma confiance, si elle n'était pas quelqu'un d'aussi sérieux, cela suffirait à me la gêner, car je sais qu'elles sont sans cesse à lui demander d'aller se promener avec elles ». Mme Musgrove, de son côté, disait : « Je me fais une règle de ne jamais me mêler des affaires de ma belle-fille, car je sais que c'est à éviter. Mais à vous,

Mademoiselle Anne, je ne cacherais pas [...] que je ne tiens pas en grande estime la bonne d'enfants de Mme Charles (Mary). J'entends à son propos de drôles de choses. Elle est continuellement à courir les rues, et parce que je l'ai vue, je puis vous assurer qu'elle s'habille avec tant d'élégance qu'elle risque d'être la perdition de tous les domestiques qui l'approchent ».

c-Chapitre X : « Anne [...] fut contente de pouvoir s'asseoir, et peu après entendit derrière elle, entre les deux haies, le capitaine Wentworth et Louisa, qui paraissaient avancer au centre de cette sorte de couloir champêtre plus ou moins bien dessiné. Elle distingua d'abord la voix de Louisa. Celle-ci semblait engagée dans une vigoureuse défense de son point de vue. Anne entendit d'abord ceci : -« [...] Comment ? Devoir renoncer à une chose qu'on a décidé de faire et dont on sait qu'elle est bonne, à cause des simagrées et de l'interposition d'une personne comme celle-là !-mais ce serait quelqu'un d'autre que cela ne changerait rien. Non, moi, je n'ai nulle envie de me laisser persuader aussi facilement. Quand j'ai décidé quelque chose, il n'y a pas à y revenir ».[...]

(Wentworth)- « Votre sœur est quelqu'un d'accommodant, mais c'est vous, à ce que je vois, qui possédez l'esprit de décision et de ténacité.[...]Le danger le plus grand, avec quelqu'un d'accommodant et d'indécis est qu'on ne sait jamais si on peut se fier à l'ascendant qu'on a sur lui. On n'est jamais sûr qu'une bonne impression va pouvoir durer. N'importe qui est susceptible de l'influencer. Qui recherche le bonheur se doit d'être ferme.[...] Ce que je souhaite principalement à tous ceux dont le sort m'intéresse est de savoir rester ferme. Si Louisa Musgrove veut être belle et

heureuse à l'automne de sa vie, qu'elle chérisse les pouvoirs qui sont les siens maintenant ! »

d-Chapitre XI : « Les jeunes gens brûlaient tous du désir de voir Lyme. [...] Louisa, dont l'envie était la plus forte, ayant décidé qu'elle irait et, outre le plaisir d'agir à sa guise, se trouvant maintenant encouragée par l'idée qu'il était méritoire de n'en faire qu'à sa tête, vint à bout de tous les arguments de son père et de sa mère qui désiraient qu'on attendît l'été ».

e-Chapitre XII : « Il (le capitaine Wentworth) lui conseilla (à Louisa) de ne pas recommencer, trouva la profondeur excessive. Mais non, il raisonna et parla en vain. Elle sourit et dit « J'y suis décidée ». Il tendit les bras, elle fit un peu trop vite à se jeter, tomba sur le pavé de la partie inférieure du Cobb et fut relevée inconsciente. [...] « N'y aura-t-il personne pour m'aider ? », tels furent les premiers mots qui échappèrent au capitaine Wentworth, sur le ton du désespoir, comme si toute sa force lui était enlevée. « Allez vers lui, je vous en prie, s'écria Anne. Pour l'amour du ciel, allez-y. Je puis seule me charger d'elle. Laissez-moi, courez. Frottez-lui les mains, les tempes. J'ai des sels, prenez-les, s'il vous plaît. » [...] Tout fut fait de ce que Anne avait conseillé, mais en vain. [...] -Un chirurgien ! lança Anne. [...] Tous ceux qui étaient capables de réflexion sentirent ce qu'avait de meilleur cette idée. [...] Anne tentait cependant parfois de trouver pour les autres des paroles de réconfort, essayant de calmer Mary, de consoler Charles, d'apaiser les tourments du capitaine Wentworth. Ces derniers semblaient, en portant les regards sur elle, quêter ses directives. « Anne, Anne, s'écria Charles, que faut-il faire maintenant ? Au nom du ciel, que

faut-il faire ? » Le capitaine Wentworth aussi avait les yeux tournés vers elle ».

[...] « Les membres de Louisa étaient indemnes, seule la tête avait souffert ».

Volume II :

a-Chapitre XI : « Là s'échangèrent de nouveau les aveux et les promesses qui naguère avaient paru assurer l'avenir, mais qui avaient été suivis de tant et tant d'années de désunion et d'éloignement. Là, ils reprirent le chemin du passé, goûtant un bonheur plus exquis peut-être d'être réunis que lorsque pour la première fois, ils en avaient imaginé les circonstances, plus tendres, mûris par l'épreuve, plus sûrs du caractère, de la sincérité et de l'attachement de l'autre, plus capables d'agir, plus fondés à le faire. [...] Il persistait à dire qu'il n'avait jamais aimé qu'elle. [...] Il s'était cru indifférent quand il avait seulement été en proie à la colère, et il n'avait pas bien jugé de ses mérites parce qu'il en avait souffert. Il voyait maintenant dans son caractère la perfection même, un équilibre, le plus charmant qui soit, entre la fermeté et la douceur. Il devait cependant reconnaître que seulement à Uppercross, il avait appris à lui rendre justice et que seulement à Lyme, il avait commencé à voir clair en lui. [...] A Lyme, il avait appris à distinguer entre la détermination que donnent les principes et l'obstination de l'opiniâtreté, entre les audaces de l'imprudence et la résolution de la maîtrise de soi ».

B-Textes complémentaires :

a-« La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature ;

cette vie, qui, en un sens, habite chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi, leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas « développés ». Notre vie, et aussi bien la vie des autres ; car le style pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique, mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la manière dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement, nous pouvons sortir de nous, savoir ce qu'un autre voit de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini [...] ».

Marcel PROUST, Le Temps retrouvé, 1927.

b-« Si la franchise ou la sincérité est une valeur universelle, il va de soi que sa maxime[...] pose non pas seulement un idéal du connaître, mais un idéal d'être, elle nous propose une adéquation absolue de l'être avec lui-même comme prototype d'être. En ce sens, il nous faut nous *faire être* ce que nous sommes. Mais que *sommes-nous* donc, si nous avons l'obligation constante de nous faire être ce que nous sommes, si nous sommes sur le mode d'être du devoir être ce

que nous sommes ? Considérons ce garçon de café, il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate [...]. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes [...]; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café ».

Jean-Paul SARTRE, L'Être et le Néant, Essai d'ontologie phénoménologique, Gallimard, 1943.

c-« Qui n'a jamais été interpellé par les rayons souvent bien fournis des librairies consacrées au « développement personnel » ?[...] Il faut croire qu'il touche une corde particulièrement sensible, car il est considéré à la fois comme le promoteur d'un élément auquel nous tenons très fort (notre autonomie individuelle) mais également comme le potentiel déclencheur d'un événement dont nous craignons les conséquences (l'individualisme contemporain). [...] L'un des arguments souvent invoqués est que si tout le monde se mettait à vivre selon les préceptes de ces ouvrages qui mettent l'individu, son bien-être, ses émotions et ses tracas au cœur des préoccupations, la vie en société ne serait tout simplement plus possible. Alors le DP pourrait-il vraiment miner le lien social, voire causer la disparition de la société ?

C'est certainement une critique à laquelle le DP doit faire face, qui lui est notamment adressée par une partie des sciences humaines où l'on entend souvent dire que la « psychologisation » menace notre vivre-ensemble en poussant chacun à ne plus se préoccuper que de lui-même. »

Nicolas MARQUIS, « Développement personnel : pourquoi un tel succès ? », Sciences Humaines, n° 226, janvier 2015.